

Hermès malade

Le conspirationnisme à l'ère
de la communication machinique

Frédéric Neyrat

I. Du conspirationnisme comme communication mal comprise

Le conspirationnisme – comme *théorie* – consiste à imputer à un groupe une conspiration – comme *pratique*. Une telle définition ne peut masquer bien longtemps la projection qu'elle enveloppe – car il n'y a pas plus conspirationniste... qu'un conspirationniste. Ce dernier imputera en effet à un groupe, quel qu'il soit, une forme de communication secrète – un plan caché, un complot – en utilisant précisément une forme de communication saturée de pseudonymes, de secrets, de non-dits, de sous-entendus, de symboles de reconnaissance que seul(e)s les initié(e)s sauront reconnaître.

Par « projection », celle qui informe la théorie conspirationniste contemporaine, on entendra donc le fameux concept de la psychanalyse : j'attribue à l'autre ce que je ne veux pas voir en moi, un désir – mais le désir de quoi, en l'occurrence ? La réponse me semble être la suivante : le conspirationnisme théorique recèle un désir de communication – mais quelle forme de communication ?

Oublions en effet un instant le contenu des théories conspirationnistes, qu'elles dénoncent une ligue de pédophiles au pouvoir ou l'internationale transhumaniste, et constatons plutôt qu'elles imaginent toutes une forme de communication particulièrement réussie, autrement dit enviable. Les *conspirants* supposés – les acteurs dudit complot, qu'on distinguera donc des conspirationnistes, ces docteurs ès conspiration – ont cette chance fabuleuse de pouvoir se rencontrer en chair et en verbe, dans des coins inaccessibles au commun des mortels (échappant dès lors

au monde numérique) ; leur communication est secrète et s'ils utilisent des téléphones portables, il faut croire qu'ils arrivent à échapper aux réseaux de surveillance (mais ces derniers, il est vrai, sont dans le coup) ; ils sont en outre très riches, et peuvent donc voyager à la vitesse d'un jet privé, parfois même à la vitesse de la lumière (comme les *Illuminati*, qui sait?).

Si le conspirationnisme, comme théorie, naît d'un désir de communication, c'est parce que cette communication est empêchée, ou insatisfaisante. Or ne vivons-nous pas à l'ère des réseaux sociaux et de la communication permanente, où il est avéré qu'il est « impossible de ne pas communiquer¹ » ? Et le conspirationnisme théorique n'est-il pas précisément supposé se former désormais à même les réseaux sociaux ? Je propose l'interprétation suivante : si le désir de communication est aujourd'hui insatisfait, c'est parce que la communication machine-machine précède et détermine toute autre forme de communication, singulièrement la communication humain-humain (cette dernière expression étant provisoire). C'est cette communication technologique préalable, qui s'est accélérée avec la pandémie de 2020, que je veux étudier dans cet article. Autrement dit, je ne vais pas aborder le problème à partir des conjurations politiques révolutionnaires, historiques et actuelles – mais l'on devra garder à l'esprit que les conjurés d'aujourd'hui ne sont pas immunisés contre ce que cet article identifie sous le nom de précedence technologique ou de communication machine-machine ; c'est pour cette raison, hélas, que le conspirationnisme théorique pourra également les infiltrer.

Voilà qui complique le concept de projection tel qu'il a été plus haut exposé : ce n'est pas seulement que le conspirationniste projette un désir dans le conspirant ; c'est aussi que la communication des conspirants, considérée comme idéal secret de communication, est la projection inanalysée de la communication machinique.

1. Paul Watzlawick, Janet Beavin Bavelas et Don D. Jackson, *Pragmatics of Human Communication: A Study of Interactional Patterns, Pathologies and Paradoxes*, W. W. Norton & Company, Inc, 2014 (1967) p. 29.

Le conspirationnisme, comme théorie, c'est la communication machinique mal comprise.

II. Comment prendre soin d'Hermès malade ?

Il me faut insister sur ce point : la précedence de la communication machinique n'est pas réservée à celles et ceux qui propagent des théories conspirationnistes : elle affecte tous les êtres humains, quelle que soit leur visée politique, révolutionnaire ou conservatrice ; toutes et tous nous sommes – à des degrés divers – en manque de communication¹, atteints par la maladie des êtres pour qui la communication a déjà eu lieu avant même que l'on s'essaie à parler avec quelqu'un – et cet article devra par conséquent s'interroger sur la théorie qu'il développe et son propre conspirationnisme, incrusté quelque part, sous la forme d'une machination logotechnique (d'une imachination débridée...)

Soumis aux intrusions et mesures technologiques, nous voilà au risque d'être un par un enfermés dans nos sphères individuelles, ou infra-individuelles (c'est-à-dire des sphères incapables de se constituer en individus relativement autonomes). Dans cette vie fragmentée, les croyances fondamentales qui étayent l'image commune du monde sont ébranlées et remplacées par des croyances de substitution alimentées par le formatage technologique de la communication personnalisée que calculent les algorithmes. J'analyserai dans ce texte les modalités de ces croyances avec la philosophie de Wittgenstein et son approche des croyances infondées, celles dont on ne peut douter sans effondrer le commun échange. Je voudrais montrer que le conspirationnisme théorique n'est pas l'indice d'un régime de post-vérité, comme il se dit sans cesse, mais de pré-vérité : un régime d'effondrement des croyances infondées qui supportent notre rapport au monde et sans lesquelles on ne peut juger du vrai et du faux.

1. Et en ce sens en manque de communisme.

Comment dès lors établir un rapport au monde qui ne soit pas rongé par l'angoisse d'un effondrement psychique et collectif (et pas seulement environnemental)? Comment prendre soin d'Hermès malade, comme si le dieu des chemins et des carrefours – des traductions et des interférences¹ – désespérait de ne pouvoir nous amener ailleurs que là où nous nous obstinons à demeurer (savoirs sans faille, territoires sans lointain, identités sans désir)? Je crois qu'on ne sortira du conspirationisme théorique et des conditions qui le rendent possible qu'en favorisant la communication comme expérience de l'inconnu, carrefour du temps, improvisation sans garde-fou, autrement dit une autre forme de communication qui aura su traverser le point de non-retour où nous risquons de nous abîmer: la surdité existentielle, celle qui ne veut plus entendre le bruit des machines et des autres, ou qui a perdu l'audition parce qu'elle était trop près du bruit des bombes.

III. Co-machines et point de non-retour

En souvenir des prophéties du présent que Baudrillard distillait dans nos réalités perdues, commençons par une radicalisation théorique – ce passage à la limite de toute limite de la pensée, là où elle fond et laisse sur le sol des éclats de savoir. Nous serions passés au-delà d'un point de discommunication, nommons-le le point de non-retour. Le point de non-retour est atteint quand la communication entre les êtres humains devient subalterne – toute la difficulté étant ici de spécifier les conditions de cette radicalisation théorique, au risque sinon de proposer une énième théorie de l'aliénation.

La communication devient subalterne quand les fonctions centrales de la communication et les paramètres de sa définition sont pris en charge par des logo-machines, des co-machines. Les co-machines sont les technologies de la communication ayant pour objectif de favoriser la liaison entre machine point à point

1. Je fais référence ici à Michel Serres et aux cinq tomes d'*Hermès* publiés aux Éditions de Minuit, dont le premier titré: *La Communication* (1968).

(entre deux extrémités, deux nœuds de la communication) : en 2023, les connexions machine-machine (*Internet of Things*, *M2M technology*¹) constitueront la moitié des appareils connectés et des connexions dans le monde². *Les machines, d'abord, communiquent entre elles* – internet des objets, surveillance automatisée, quantification des sujets par les logiciels, etc. Les machines se passent un coup de fil sans demander votre autorisation – voilà l'une des caractéristiques majeures du point de non-retour.

Qu'elles communiquent entre elles signifie que ces machines échangent des informations ; cet échange a pour but de formuler des avatars personnalisés pour chaque personne humaine ; les avatars personnalisés sont les images simulées de passés reconstruits en vue de futurs anticipés ; plus les machines communiquent, apprennent (*deep learning*), plus les avatars personnalisés deviennent les images anticipées de la personne ; le Metaverse est la recherche d'une intégration des êtres humains dans leurs avatars personnalisés (être avalé par le Code, pourrait-on dire en termes baudrillardiens, sauf que le Code est devenu Pré-Code, Pré-Cog [nition]) ; la « *gouvernementalité algorithmique* » (Antoinette Rouvroy³) est la politique qui s'appuie sur les effets de la communication technologique préalable.

Le point de non-retour est donc atteint non pas quand la communication entre humains est médiatisée – car cela n'a rien de nouveau, ni d'ailleurs d'unilatéralement nocif (c'est Bernard

1. Les principaux composants d'un système M2M sont des capteurs, des puces RFID, des liaisons de communication Wi-Fi ou cellulaire et des logiciels informatiques autonomes, programmés pour permettre à un dispositif-internet d'interpréter les data et de prendre des décisions. Les applications M2M traduisent les data, pouvant ainsi déclencher des actions automatisées préprogrammées.

2. « La part des connexions de machine à machine (M2M) passera de 33 % en 2018 à 50 % en 2023. Il y aura 14,7 milliards de connexions M2M d'ici 2023. » (*Cisco Annual Internet Report (2018 – 2023)*, <https://www.cisco.com/c/en/us/solutions/collateral/executive-perspectives/annual-internet-report/white-paper-c11-741490.html>). Je remercie Andrew Culp pour cette référence.

3. A. Rouvroy, « Le régime de vérité numérique. De la gouvernementalité algorithmique à un nouvel État de droit », in *Socio*, n° 4, 2015 (<https://journals.openedition.org/socio/1251>).

Stiegler qu'il faudrait ici citer et commenter, en reprenant la question des *hypomnemata* depuis Platon) – mais quand la médiatisation se médiatise elle-même :

– être aliéné, au sens d'avoir hors de soi ce qui a permis de se constituer comme soi, est la condition même de l'existant (le langage est d'abord hors de soi, etc.), et donc le problème n'est pas existentiel mais politique : qui a la main sur l'Autre social, langagier, psychique ? et qui s'approprie (privatise) l'expropriation originaire de chaque personne ?

– que la médiation se médiatise elle-même signifie qu'elle met en pratique ce dont elle est supposée assurer pour d'autres la pratique. Elle immédiatise la médiation. Non pas : mon essence est aliénée, mais : les machines-alien discutent entre elles ; machinent-elles quelque chose ?...

Que la médiation se médiatise n'est pas une machination, un complot ourdi dans l'ombre, et l'on doit bien se rendre compte que les classes dirigeantes sont elles-mêmes atteintes par cela – elles le savent d'ailleurs, et tentent de s'en protéger, comme lorsque les ingénieurs de la Silicon Valley envoient leurs jeunes enfants dans des écoles où les ordinateurs sont prohibés. Il s'agit bien plutôt d'une automatisation du « ça parle » par lequel Lacan définissait l'inconscient, sauf que celui-ci est pris en charge par le digital¹. Les co-machines calculent et cherchent à anticiper l'inanticipable dans le calcul.

Est-ce à dire que tout échange humain est d'ores et déjà numérisé, passe par Zoom, les téléphones portables et les réseaux sociaux ? On pourrait dire, non, bien entendu, nous avons tous – plus ou moins, plus ou moins facilement – des modes d'échanges et d'existence qui s'effectuent à l'air libre, « *in real life* ». Sauf que la vie dite réelle, nos cerveaux et nos manières d'écrire, ont déjà subi les remodelages technologiques des téléphones portables, de Twitter, des jeux vidéo et du télétravail. « *Quelle que soit la manière dont on s'y prend, on ne peut*

1. Voir Konrad Becker and Felix Stalder, *Digital Unconscious: Nervous Systems and Uncanny Predictions*, Autonomedia, 2021.

pas ne pas communiquer », la célèbre formule de Watzlawick et ses acolytes de Palo Alto, est devenue une damnation¹ : si vous n'avez pas de téléphone portable, votre voisin en a un, et vos data sont déjà sur l'internet qui médite un avatar de vos envies. À tel point d'ailleurs qu'en anglais certains préféreraient dire « *away from the keyboard* », loin du clavier, plutôt que « *in real life* », dans la vie réelle : la seconde expression exprimerait un mauvais « dualisme numérique » (entre le moi sur internet et le moi hors connexion), privilégiant l'identité authentique du hors-connexion, là où la première impliquerait « *une progression plus continue du soi, un soi ne s'arrêtant pas lorsque l'utilisateur s'éloigne de l'ordinateur, mais se déplaçant plutôt dans la société, loin du clavier*² ».

Cette idée d'une « progression continue » pourrait cependant être interprétée comme l'une des manifestations du point de non-retour : dans la personne loin du clavier de l'ordinateur parlent encore le clavier, les touches discrètes du digital, qui de leurs doigts de fée défont et refont les faits ordinaires. C'est d'ailleurs ce qui distingue Réalité Virtuelle et Réalité Augmentée, cette dernière insufflant du virtuel à même le monde, à partir de la réalité elle-même qu'elle augmente d'un surplus digital. Comme le dit un certain Bobby Murphy (ingénieur en logiciels et entrepreneur de l'internet), « *plutôt que de vivre dans des écrans 2D, la Réalité Augmentée nous permettra de vivre dans le monde et de nous connecter avec le monde (digital) qui nous entoure* ».

IV. Scène de digitalisation primitive

Une fois le point de non-retour atteint, le risque est que plus rien de ce qui est autre ne revienne vers vous. Vos avatars

1. P. Watzlawick, J. B. Bavelas, et D. D. Jackson, *Pragmatics of Human Communication*, *op. cit.*, p. 30. C'est grâce à Philippe Theophanidis (avec lequel Andrew Culp m'a mis en contact), avec qui j'échangeais lorsque j'écrivais cet article, que j'ai eu connaissance de cette formule ; l'article porte ailleurs la marque de cet échange, notamment lorsque je traite de l'aliénation et, à la fin de cet article, d'une autre forme de communication.

2. Legacy Russell, *Glitch Feminism: A Manifesto*, Verso, 2020, p. 30-31.

sont sculptés par des boucles de vérification qui quantifient les parts de vous qui portent l'attention sur les écrans, qui se déplacent, achètent, s'angoissent, veulent, espèrent. Plus la boucle se forme entre vous et les co-machines, plus vous êtes conforté dans une image du monde confirmée par les enquêtes que Google prépare pour vous.

Imaginons par exemple une pandémie et une période d'isolement prolongée au cours de laquelle la plupart de nos activités seraient numérisées : voilà un parfait moment d'accumulation primitive où certaines activités qui structurent notre rapport au monde sont digitalisées, expropriées = privatisées, à vitesse accélérée, passant du côté numérique du clavier. Ce sera désormais à chacun son rapport au monde ; d'autres personnes que moi sans doute penseront la même chose sur telle ou telle question, la pandémie ou la guerre en Ukraine, et c'est avec ces personnes que je vais d'ailleurs conforter mon propre confort de savoir sur les réseaux sociaux aussi bien que « loin » du clavier. Voilà comment j'explique la difficulté à communiquer qui s'est instaurée à partir de 2020 : des parts de chaque personne ont été « individualisées », puis synthétisées à l'extérieur d'elles-mêmes avant d'être introjectées à nouveau dans ces personnes, donnant lieu à des sujets assujettis à des formes de savoirs-croyances, représentations du monde ciblées, proposées par les algorithmes de l'internet. Ces savoirs-croyances peuvent concerner chaque aspect de la réalité, un virus ou une guerre, le réchauffement climatique ou l'alimentation, l'internet ou la Terre.

Pour analyser ces formes de croyance, qui structurent le conspirationnisme, je veux m'attacher dans la section suivante à la philosophie de Wittgenstein, qui m'apparaît fortement centrée sur les questions de communication et de croyance.

V. Wittgenstein contre QAnon

Après le *Tractatus logico-philosophicus* (1921), les écrits de Wittgenstein mettent souvent en scène des situations de communication problématique, où l'auteur se demande comment il (ou

comment vous) pourrait répondre à quelqu'un qui énoncerait des propos impliquant un monde fort différent de celui dans lequel vous pensiez être avec cet autre. Imaginez quelqu'un qui vous dise que « *la Terre existe depuis hier* » : quel type de réponse pourriez-vous faire, qui prendrait au sérieux ce que l'autre dit ? Demanderiez-vous vraiment à l'autre de fournir ses preuves, vraiment au sens où vous vous sentiriez tout à fait prêt(e) à changer votre idée de la Terre au cas où ces preuves seraient convaincantes ? S'engager alors avec l'autre dans un échange qui s'établirait sur une base ne serait-ce qu'apparemment partagée serait à peine possible, car cela supposerait de renier du même coup « l'image du monde » qui supporte non seulement vos dires mais la totalité de votre être-au-monde.

L'image du monde (*Weltbild*) est pour Wittgenstein le fondement des jugements par lesquels nous faisons la différence entre le vrai et le faux¹. Il ne s'agit pas, à la Descartes, d'une certitude obtenue après un cheminement rationnel, d'un savoir indubitable parce que prouvé rationnellement, scientifiquement, mais d'une « *croyance qui n'est pas fondée* » (§ 253), une présupposition « *que l'on ne vérifie pas* » (§ 163). La vérifier, en douter, serait anéantir la base sur laquelle je suis juché pour vérifier quoi que ce soit. L'indubitable n'est pas le point de certitude, l'indubitable est l'image conçue du monde où j'existe : la mettre en cause serait tout (ou trop) remettre en doute. En ce sens, le fondement (la croyance infondée, la présupposition de monde) est ni vrai ni faux, il est soustrait au doute comme un « *gond* » sur lequel nos questions peuvent tourner (§ 341).

Mais que se passe-t-il lorsque l'image du monde peut être photoshopée ? Quand les conditions d'énonciation rendent possibles les choses folles, quand QAnon tend à s'imposer comme la norme de l'énonçable ? Quand les croyances infondées deviennent globalement instables et sont remplacées par des micro-croyances blindées agrégées en communautés sur les

1. L. Wittgenstein, *De la certitude*, Paris, Gallimard, coll. idées, 1976, § 94, p. 49. Les citations qui suivent proviennent toutes de cet ouvrage.

réseaux sociaux (la Terre est plate, ce vaccin n'est pas un vaccin, des pédophiles cannibales gouvernent la planète, etc.) ?

Le danger ici serait la position faussement « progressiste », ou faussement poststructuraliste : après tout, dira-t-on, il est bon que toutes les croyances soient déstabilisées ; un peu plus de nihilisme, ça ne fera de mal à personne ; tout branle, pourquoi pas aussi les « gonds », etc. ? Mais je crois que c'est là se rassurer, penser à bon compte et manquer plusieurs points essentiels : 1. douter absolument de ce que Wittgenstein identifie comme des gonds signifie rendre impossible toute communication et dès lors renforcer les micro-communautés enfermées en elles-mêmes ; 2. la déstabilisation des croyances infondées, si elle peut être jugée possible, ne doit pas pour autant devenir nécessaire (§ 392), sous peine de devenir un jeu de massacre ; 3. cette inquiétude portée sur l'assurance subjective ne peut devenir favorable que dans le cadre d'une communication qui n'aurait pas pour fonction d'informer, changer, contrôler une opinion, un affect, un rapport au monde présent ou à venir – cette idée d'une autre communication nous conduisant vers la conclusion de ce texte.

VI. Communication morte communiquer

Scène de digitalisation primitive, point de non-retour, communication technologique préalable, co-machines et logomachines, communication subalterne, avatars personnalisés, tous ces proto-concepts et la communication machinique qu'ils cherchent à décrire pourraient me faire passer pour un conspirationniste, puisqu'ils semblent désigner un pouvoir occulte des machines... M'en sortirais-je en disant que, dans ce cas, il s'agit d'une conspiration de la conspiration, posant la communication elle-même comme son propre enjeu ? Ou devrais-je arguer que j'ai des preuves ? Lesquelles exactement ?

1. Je dirai d'abord qu'il s'agit d'une hypothèse de travail, et qu'il me faut la pousser à l'extrême pour voir ce qu'elle donne ;

2. Ensuite, la numérisation de l'existence via des applications téléchargeables sur portables n'est pas un secret, mais s'exerce au grand jour, de même que le data mining (exploration de

données), l'usage des algorithmes, les échanges M2M, etc. Ce qui est caché est plutôt de savoir quelle entreprise en profite brutalement aux dépens des individus et des populations. Pensons par exemple au scandale Cambridge Analytica, où des données personnelles appartenant à des millions d'utilisateurs de Facebook ont été collectées sans leur consentement et donnant lieu à des campagnes pour désengager un type ciblé d'électeurs, l'obtention d'informations pour discréditer des adversaires politiques et la diffusion anonyme d'informations dans le cadre de campagnes politiques¹. Il faudrait être en effet fortement naïf pour ne pas savoir comment les firmes et les États mentent, ont menti et mentiront; mais il est très différent de se trouver en situation d'avoir, d'une part, à gérer, après coup, un mensonge, puis d'être conduit à relire le passé à partir de cette découverte, et, d'autre part, d'expliquer le présent à partir d'un supposé mensonge en train de se faire, sans effet d'après-coup. Un mensonge avéré n'est pas un mensonge supposé – il en va d'une structure de la communication, justement, qu'elle soit d'abord inexistante; que la séparation soit une tension vers la mise en relation; qu'il n'y ait nulle transparence mais de l'interprétation toujours en retard par rapport à ce qui advient.

À supposer donc que j'ai été capable d'éviter la théorie paranoïaque, demeurent son revers exact, son faux renversement: car si la communication machinique est infernale, paradisiaque serait alors de s'en extraire résolument. Or j'espère avoir été clair sur ce point: l'aliénation est existentielle, et c'est sur cette aliénation originaire que s'appliquent les appareils de capture capitalistes et étatiques. L'humain que je cherche à être est technologiquement structuré, toujours déjà (empruntons ici au lexique de Derrida), par le langage et par les techniques. Encore faut-il le savoir et analyser la forme contemporaine de cette structuration technologique, sous peine de propager son propre micro-conspirationnisme. On pourra donc être en

1. Voir à ce sujet le documentaire de Karim Amer et Jehane Noujaim, *The Great Hack* (2019).

faveur d'une occupation tactique des réseaux sociaux, qui est la seule manière de savoir ce qu'il est possible d'en faire ou non. Pour ma part, c'est ce que j'expérimente par exemple avec le compte Instagram d'Alienocene, en essayant d'en faire autre chose qu'un lieu de confirmation narcissique.

Si donc on cherche à interrompre la communication, à créer ce que Deleuze appelle, selon son expression maintes fois reprise, des « *vacuoles de non-communication, des interrupteurs, pour échapper au contrôle*¹ », cela devra s'effectuer sur un plan qui excède celui des réseaux sociaux, étant entendu que l'action des co-machines s'exerce sur tous les plans de la réalité, et que c'est donc au monde tout entier qu'il s'agirait d'échapper. Or que pourrait signifier une telle interruption à l'échelle mondiale, si ce n'est une autre forme de communication – un « interrupteur », n'est-ce pas aussi quelque chose de technologique? Reste dès lors à promouvoir non pas une communication restreinte, alternative, à l'abri des logo-machines, mais une communication générale, des expériences qui auront su passer par le point de non-retour – *qui auront su en revenir* avec une autre vision de la technologie.

Ce n'est pas le lieu dans cet article de chercher à décrire ces expériences, mais ces dernières devront être pensées autrement que selon le dispositif en jeu dans les échanges d'information avec un émetteur, un récepteur, un message, etc. Cette autre communication devra être en phase avec l'existant, c'est-à-dire supposant des personnes hors d'elles-mêmes, extatiques, exposées, pouvant entrer en correspondance avec ce qui devrait être la pulsation de toute communication : un communisme, capable de générer une nouvelle croyance, planétaire, au monde².

1. G. Deleuze, « Contrôle et devenir », in *Pourparlers*, Paris, éditions de Minuit, 1990, p. 238.

2. Ce texte est une improvisation, où se dit quelque chose sur le mode du : « Voilà ce que j'aurais voulu dire si j'avais eu le temps », c'est-à-dire si j'avais été éternel, si j'avais pu me saisir hors de moi-même, etc. – c'est impossible bien entendu, et c'est pourtant le statut de tout texte qui cherche à proposer une expérience authentique de communication, c'est-à-dire une expérience de l'irrégulier.